

Jean Cocteau (1889 - 1963)

Le Livre Blanc (1930)

Texte intégral

Au plus loin que je remonte et même à l'âge où l'esprit n'influence pas encore les sens, je trouve des traces de mon amour des garçons.

J'ai toujours aimé le sexe fort que je trouve légitime d'appeler le beau sexe. Mes malheurs sont venus d'une société qui condamne le rare comme un crime et nous oblige à réformer nos penchants.

Trois circonstances décisives me reviennent à la mémoire.

Mon père habitait un petit château près de S. Ce château possédait un parc. Au fond du parc il y avait une ferme et un abreuvoir qui n'appartenaient pas au château. Mon père les tolérait sans clôture, en échange des laitages et des œufs que le fermier apportait chaque jour.

Un matin d'août, je rôdais dans le parc avec une carabine chargée d'amorces et, jouant au chasseur, dissimulé derrière une haie, je guettais le passage d'un animal, lorsque je vis de ma cachette un jeune garçon de ferme conduire à la baignade un cheval de labour. Afin d'entrer dans l'eau et sachant qu'au bout du parc ne s'aventurait jamais personne, il chevauchait tout nu et faisait s'ébrouer le cheval à quelques mètres de moi. Le hâle sur sa figure, son cou, ses bras, ses pieds, contrastant avec la peau blanche, me rappelait les marrons d'Inde qui jaillissent de leurs cosses, mais ces taches sombres n'étaient pas seules. Une autre attirait mes regards, au milieu de laquelle une énigme se détachait dans ses moindres détails.

Mes oreilles bourdonnèrent. Ma figure s'empourpra. La force abandonnait mes jambes. Le cœur me battait comme un cœur d'assassin. Sans me rendre compte, je tournai de l'œil et on ne me retrouva qu'après quatre heures de recherches. Une fois debout, je me gardai instinctivement de révéler le motif de ma faiblesse et je racontai, au risque de me rendre ridicule, qu'un lièvre m'avait fait peur en débouchant des massifs.

La seconde fois, c'était l'année suivante. Mon père avait autorisé des bohémiens à camper dans ce même bout de

parc où j'avais perdu connaissance. Je me promenais avec ma bonne. Soudain, poussant des cris, elle m'entraîna, me défendant de regarder en arrière. Il faisait une chaleur éclatante. Deux jeunes bohémiens s'étaient dévêtus et grimpaient aux arbres. Spectacle qui effarouchait ma bonne et que la désobéissance encadra de manière inoubliable. Vivrais-je cent ans, grâce à ce cri et à cette course, je reverrai toujours une roulotte, une femme qui berce un nouveau-né, un feu qui fume, un cheval blanc qui mange de l'herbe, et, grimpant aux arbres, deux corps de bronze trois fois tachés de noir.

La dernière fois, il s'agissait, si je ne me trompe, d'un jeune domestique nommé Gustave. A table, il se retenait mal de rire. Ce rire me charmait. À force de tourner et retourner dans ma tête les souvenirs du garçon de ferme et des bohémiens, j'en arrivai à souhaiter vivement que ma main touchât ce que mon œil avait vu.

Mon projet était des plus naïfs. Je dessinerais une femme, je porterais la feuille à Gustave, je le ferais rire, je l'enhardirais et lui demanderais de me laisser toucher le mystère que j'imaginai, pendant le service de table, sous une bosse significative du pantalon. Or de femme en chemise, je n'avais jamais vu que ma bonne et croyais que les artistes inventaient aux femmes des seins durs alors qu'en réalité toutes les avaient flasques. Mon dessin était réaliste. Gustave éclata de rire, me demanda quel était mon modèle et comme, profitant de ce qu'il se trémoussait, j'allais droit au but avec une audace inconcevable, il me repoussa, fort rouge, me pinça l'oreille, prétextant que je le chatouillais et, mort de peur de perdre sa place, me reconduisit jusqu'à la porte.

Quelques jours après il vola du vin. Mon père le renvoya. J'intercédaï, je pleurai ; tout fut inutile. J'accompagnai jusqu'à la gare Gustave, chargé d'un jeu de massacre que je lui avais offert pour son jeune fils dont il me montrait souvent la photographie.

Ma mère était morte en me mettant au monde et j'avais toujours vécu en tête-à-tête avec mon père, homme triste et charmant. Sa tristesse précédait la perte de sa femme. Même heureux il avait été triste et c'est pourquoi je cherchais à cette tristesse des racines plus profondes que son deuil.

Le pédéraste reconnaît le pédéraste comme le juif le juif. Il le devine sous le masque, et je me charge de le

découvrir entre les lignes des livres les plus innocents. Cette passion est moins simple que les moralistes ne le supposent. Car, de même qu'il existe des femmes pédérastes, femmes à l'aspect de lesbiennes, mais recherchant les hommes de la manière spéciale dont les hommes les recherchent, de même il existe des pédérastes qui s'ignorent et vivent jusqu'à la fin dans un malaise qu'ils mettent sur le compte d'une santé débile ou d'un caractère ombrageux.

J'ai toujours pensé que mon père me ressemblait trop pour différer sur ce point capital. Sans doute ignorait-il sa pente et au lieu de la descendre en montait-il péniblement une autre sans savoir ce qui lui rendait la vie si lourde. Aurait-il découvert les goûts qu'il n'avait jamais trouvés l'occasion d'épanouir et qui m'étaient révélés par des phrases, sa démarche, mille détails de sa personne, il serait tombé à la renverse. A son époque on se tuait pour moins. Mais non ; il vivait dans l'ignorance de lui-même et acceptait son fardeau.

Peut-être à tant d'aveuglement dois-je d'être de ce monde. Je le déplore, car chacun eût trouvé son compte si mon père avait connu des joies qui m'eussent évité mes malheurs.

J'entrai au lycée Condorcet en troisième. Les sens s'y éveillaient sans contrôle et poussaient comme une mauvaise herbe. Ce n'étaient que poches trouées et mouchoirs sales. La classe de dessin surtout enhardissait les élèves, dissimulés par la muraille des cartons. Parfois, en classe ordinaire, un professeur ironique interrogeait brusquement un élève au bord du spasme. L'élève se levait, les joues en feu, et, bredouillant n'importe quoi, essayait de transformer un dictionnaire en feuille de vigne. Nos rires augmentaient sa gêne.

La classe sentait le gaz, la craie, le sperme. Ce mélange m'écœurerait. Il faut dire que ce qui était un vice aux yeux de tous les élèves n'en étant pas un pour moi ou, pour être plus exact, parodiant basement une forme d'amour que respectait mon instinct, j'étais le seul qui semblait réprouver cet état de choses. Il en résultait de perpétuels sarcasmes et des attentats contre ce que mes camarades prenaient pour de la pudeur.

Mais Condorcet était un lycée d'externes. Ces pratiques n'allaient pas jusqu'à l'amourette ; elles ne dépassaient guère les limites d'un jeu clandestin.

Un des élèves, nommé Dargelos, jouissait d'un grand prestige à cause d'une virilité très au-dessus de son âge. Il s'exhibait avec cynisme et faisait commerce d'un spectacle qu'il donnait même à des élèves d'une autre classe en échange de timbres rares ou de tabac. Les places qui entouraient son pupitre étaient des places de faveur. Je revois sa peau brune. A ses culottes très courtes et à ses chaussettes retombant sur ses chevilles, on le devinait fier de ses jambes. Nous portions tous des culottes courtes, mais à cause de ses jambes d'homme, seul Dargelos avait les jambes nues. Sa chemise ouverte dégageait un cou large. Une boucle puissante se tordait sur son front. Sa figure aux lèvres un peu grosses, aux yeux un peu bridés, au nez un peu camus, présentait les moindres caractéristiques du type qui devait me devenir néfaste. Astuce de la fatalité qui se déguise, nous donne l'illusion d'être libres et, en fin de compte, nous fait tomber toujours dans le même panneau.

La présence de Dargelos me rendait malade. Je l'évitais. Je le guettais. Je rêvais d'un miracle qui attirerait son attention sur moi, le débarrasserait de sa morgue, lui révélerait le sens de mon attitude qu'il devait prendre pour une pruderie ridicule et qui n'était qu'un désir fou de lui plaire.

Mon sentiment était vague. Je ne parvenais pas à le préciser. Je n'en ressentais que gêne ou délices. La seule chose dont j'étais sûr, c'est qu'il ne ressemblait d'aucune sorte à celui de mes camarades.

Un jour, n'y tenant plus, je m'en ouvris à un élève dont la famille connaissait mon père et que je fréquentais en dehors de Condorcet. « Que tu es bête, me dit-il, c'est simple. Invite Dargelos un dimanche, emmène-le derrière les massifs et le tour sera joué. » Quel tour ? Il n'y avait pas de tour. Je bredouillai qu'il ne s'agissait pas d'un plaisir facile à prendre en classe et j'essayai vainement par le langage de donner une forme à mon rêve. Mon camarade haussa les épaules. « Pourquoi, dit-il, chercher midi à quatorze heures ? Dargelos est plus fort que nous (il employait d'autres termes). Dès qu'on le flatte il marche. S'il te plaît, tu n'as qu'à te l'envoyer. »

La crudité de cette apostrophe me bouleversa. Je me rendis compte qu'il était impossible de me faire comprendre. En admettant, pensais-je, que Dargelos accepte un rendez-vous, que lui dirais-je, que ferais-je ?

Mon goût ne serait pas de m'amuser cinq minutes, mais de vivre toujours avec lui. Bref, je l'adorais, et je me résignai à souffrir en silence, car, sans donner à mon mal le nom d'amour, je sentais bien qu'il était le contraire des exercices de la classe et qu'il n'y trouverait aucune réponse.

Cette aventure qui n'avait pas eu de commencement eut une fin.

Poussé par l'élève auquel je m'étais ouvert, je demandai à Dargelos un rendez-vous dans une classe vide après l'étude de cinq heures. Il vint. J'avais compté sur un prodige qui me dicterait ma conduite. En sa présence je perdis la tête. Je ne voyais plus que ses jambes robustes et ses genoux blessés, blasonnés de croûtes et d'encre.

« Que veux-tu ? » me demanda-t-il, avec un sourire cruel. Je devinai ce qu'il supposait et que ma requête n'avait pas d'autre signification à ses yeux. J'inventai n'importe quoi.

« Je voulais te dire, bredouillai-je, que le censeur te guette. »

C'était un mensonge absurde, car le charme de Dargelos avait ensorcelé nos maîtres.

Les privilèges de la beauté sont immenses. Elle agit même sur ceux qui paraissent s'en soucier le moins.

Dargelos penchait la tête avec une grimace :

« Le censeur ? »

— Oui, continuais-je, puisant des forces dans l'épouvante, le censeur. Je l'ai entendu qui disait au proviseur : Je guette

Dargelos. Il exagère. Je l'ai à l'œil !

— Ah ! j'exagère, dit-il, eh bien, mon vieux, je la lui montrerai au censeur. Je la lui montrerai au port d'armes ; et quant à toi, si c'est pour me rapporter des conneries pareilles que tu me déranges, je te préviens qu'à la première récidive je te botterai les fesses. »

Il disparut.

Pendant une semaine je prétextai des crampes pour ne pas venir en classe et ne pas rencontrer le regard de Dargelos. A mon retour j'appris qu'il était malade et gardait la chambre. Je n'osais prendre de ses nouvelles. On chuchotait. Il était boy-scout. On parlait d'une baignade imprudente dans la Seine glacée, d'une angine de poitrine. Un soir, en classe de géographie, nous apprîmes sa mort. Les larmes m'obligèrent à quitter la classe. La jeunesse n'est pas tendre. Pour beaucoup

d'élèves, cette nouvelle, que le professeur nous annonça debout, ne fut que l'autorisation tacite de ne rien faire. Le lendemain, les habitudes se refermèrent sur ce deuil.

Malgré tout, l'érotisme venait de recevoir le coup de grâce. Trop de petits plaisirs furent troublés par le fantôme du bel animal aux délices duquel la mort elle-même n'était pas restée insensible.

En seconde, après les vacances, un changement radical s'était produit chez mes camarades.

Ils muaient ; ils fumaient. Ils rasaient une ombre de barbe, ils affectaient de sortir tête nue, portaient des culottes anglaises ou des pantalons longs. L'onanisme cédait la place aux vantardises. Des cartes postales circulaient. Toute cette jeunesse se tournait vers la femme comme les plantes vers le soleil. C'est alors que pour suivre les autres, je commençai de fausser ma nature.

En se ruant vers leur vérité, ils m'entraînaient vers le mensonge. Je mettais ma répulsion sur le compte de mon ignorance. J'admirais leur désinvolture. Je me forçais de suivre leur exemple et de partager leurs enthousiasmes. Il me fallait continuellement vaincre mes hontes. Cette discipline finit par me rendre la tâche assez facile. Tout au plus me répétais-je que la débauche n'était drôle pour personne, mais que les autres y apportaient une meilleure volonté que moi.

Le dimanche, s'il faisait beau, nous partions en bande avec des raquettes, sous prétexte d'un tennis à Auteuil. Les raquettes étaient déposées en cours de route, chez le concierge d'un condisciple dont la famille habitait Marseille, et nous nous hâtions vers les maisons closes de la rue de Provence. Devant la porte de cuir, la timidité de notre âge reprenait ses droits. Nous marchions de long en large, hésitant devant cette porte comme des baigneurs devant l'eau froide. On tirait à pile ou face qui entrerait le premier. Je mourais de peur d'être désigné par le sort. Enfin la victime longea les murs, s'y enfonçait et nous entraîna à sa suite.

Rien n'intimide plus que les enfants et les filles. Trop de choses nous séparent d'eux et d'elles. On ne sait comment rompre le silence et se mettre à leur niveau. Rue de Provence, le seul terrain d'entente était le lit où je m'étendais auprès de la fille et l'acte que nous accomplissions tous les deux sans y prendre le moindre plaisir.

Ces visites nous enhardissant, nous abordâmes les femmes de promenoir et fîmes ainsi la connaissance d'une petite personne brune surnommée Alice de Pibrac. Elle demeurait rue La Bruyère dans un modeste appartement qui sentait le café. Si je ne me trompe, Alice de Pibrac nous recevait mais ne nous accordait que de l'admirer en peignoir sordide et ses pauvres cheveux sur le dos. Un tel régime énervait mes camarades et me plaisait beaucoup. A la longue, ils se lassèrent d'attendre et suivirent une nouvelle piste. Il s'agissait de réunir nos bourses, de louer l'avant-scène de l'Eldorado en matinée le dimanche, de jeter des bouquets de violettes aux chanteuses et d'aller les attendre à la porte des coulisses par un froid mortel.

Si je raconte ces aventures insignifiantes, c'est afin de montrer quelle fatigue et quel vide nous laissait notre sortie du dimanche, et ma surprise d'entendre mes camarades en ressasser les détails toute la semaine.

L'un d'eux connaissait l'actrice Berthe qui me fit connaître Jeanne. Elles faisaient du théâtre. Jeanne me plaisait ; je chargeai Berthe de lui demander si elle consentirait à devenir ma maîtresse. Berthe me rapporta un refus et m'enjoignit de tromper mon camarade avec elle. Peu après, apprenant par lui que Jeanne se plaignait de mon silence, j'allai la voir. Nous découvriâmes que ma commission n'avait jamais été transmise et décidâmes de nous venger en réservant à Berthe la surprise de notre bonheur.

Cette aventure marqua mes seizième, dix-septième et dix-huitième années d'une telle empreinte qu'encore maintenant il m'est impossible de voir de nom de Jeanne dans un journal ou son portrait sur un mur, sans en ressentir un choc. Et cependant est-il possible de raconter rien de cet amour banal qui se passait en attentes chez les modistes et à jouer un assez vilain rôle, car l'Arménien qui entretenait Jeanne m'avait en haute estime et faisait de moi son confident. La seconde année, les scènes commencèrent. Après la plus vive qui eut lieu à cinq heures place de la Concorde, je laissai Jeanne sur un refuge et me sauvai à la maison. Au milieu du dîner je projetais déjà un coup de téléphone, lorsqu'on vint m'annoncer qu'une dame m'attendait dans une voiture. C'était Jeanne. « Je ne souffre pas, me dit-elle, d'avoir été plantée là place de la Concorde, mais tu es trop faible

pour mener un pareil acte jusqu'au bout. Il y a encore deux mois tu serais retourné sur le refuge après avoir traversé la place. Ne te flatte pas d'avoir fait preuve de caractère, tu n'as prouvé qu'une diminution de ton amour. » Cette dangereuse analyse m'éclaira et me montra que l'esclavage avait pris fin.

Pour raviver mon amour, il fallut m'apercevoir que Jeanne me trompait. Elle me trompait avec Berthe. Cette circonstance me dévoile aujourd'hui les bases de mon amour. Jeanne était un garçon ; elle aimait les femmes, et moi je l'aimais avec ce que ma nature contenait de féminin. Je les découvris couchées, enroulées comme une pieuvre. Il fallait battre ; je suppliai. Elle se moquèrent, me consolèrent, et ce fut la fin piteuse d'une aventure qui mourait d'elle-même et ne m'en causa pas moins assez de ravages pour inquiéter mon père et l'obliger à sortir d'une réserve où il se tenait toujours vis-à-vis de moi.

Une nuit que je rentrais chez mon père plus tard que de coutume, une femme m'aborda place de la Madeleine, avec une voix douce. Je la regardai, la trouvai ravissante, jeune, fraîche. Elle s'appelait Rose, aimait qu'on parle et nous marchâmes de long en large jusqu'à l'heure où les maraîchers, endormis sur les légumes, laissent leur cheval traverser Paris désert. Je partais le lendemain pour la Suisse. Je donnai à Rose mon nom et mon adresse. Elle m'envoyait des lettres sur papier quadrillé contenant un timbre pour la réponse. Je lui répondais sans ennui. Au retour, plus heureux que Thomas de Quincey, je retrouvai Rose à la place où nous avons fait connaissance. Elle me pria de venir à son hôtel, place Pigalle.

L'hôtel M. était lugubre. L'escalier puait l'éther. C'est le dérivatif des filles qui rentrent bredouilles. La chambre était le type des chambres jamais faites. Rose fumait dans son lit. Je la complimentai sur sa mine. « Il ne faut pas me voir sans maquillage, dit-elle. Je n'ai pas de cils. J'ai l'air d'un lapin russe. » Je devins son amant. Elle refusait la moindre offrande.

Si ! Elle accepta une robe sous prétexte qu'elle ne valait rien pour le business, qu'elle était trop élégante et qu'elle la garderait dans son armoire comme souvenir. Un dimanche, on frappa. Je me levai en hâte. Rose me dit de rester tranquille, que c'était son frère et qu'il serait enchanté de me voir.

Ce frère ressemblait au garçon de ferme et à Gustave de

mon enfance. Il avait dix-neuf ans et le pire des genres. Il s'appelait Alfred ou Alfredo et parlait un français bizarre, mais je ne m'inquiétai pas de sa nationalité ; il me semblait appartenir au pays de la prostitution qui possède son patriotisme et dont ce pouvait être l'idiome.

Si la pente qui me conduisait vers la sœur montait un peu, on devine combien fut à pic celle qui me fit descendre vers le frère. Il était, comme disent ses compatriotes, à la page, et bientôt nous employâmes des ruses d'Apaches afin de nous rencontrer sans que Rose n'en sache rien.

Le corps d'Alfred était pour moi davantage le corps pris par mes rêves que le jeune corps puissamment armé d'un adolescent quelconque. Corps parfait, gréé de muscles comme un navire de cordages et dont les membres paraissent s'épanouir en étoile autour d'une toison où se soulève, alors que la femme est construite pour feindre, la seule chose qui ne sache pas mentir chez l'homme.

Je compris que je m'étais trompé de route. Je me jurai de ne plus me perdre, de suivre désormais mon droit chemin au lieu de m'égarer dans celui des autres et d'écouter davantage les ordres de mes sens que les conseils de la morale.

Alfred me rendait mes caresses. Il m'avoua n'être pas frère de Rose. Il était son souteneur.

Rose continuait de jouer son rôle et nous le nôtre. Alfred clignait de l'œil, me poussait le coude et tombait parfois dans les fous rires. Rose le considérait avec surprise, ne se doutant pas que nous étions complices et qu'il existait entre nous des liens que la ruse consolidait.

Un jour le garçon d'hôtel entra et nous trouva vautrés à droite et à gauche de Rose : « Vous voyez, Jules, s'écria-t-elle en nous montrant tous les deux, mon frère et mon béguin ! Voilà tout ce que j'aime. »

Les mensonges commençaient à lasser le paresseux Alfred. Il me confia qu'il ne pouvait continuer cette existence, travailler sur un trottoir tandis que Rose travaillait sur l'autre et arpenter cette boutique en plein air où les vendeurs sont la marchandise. Bref, il me demandait de le sortir de là.

Rien ne pouvait me causer plus de plaisir. Nous décidâmes que je retiendrais une chambre dans un hôtel des Ternes, qu'Alfred s'y installerait séance tenante, que j'irais après dîner le rejoindre pour passer la nuit, que je feindraï avec Rose de le croire disparu et de me mettre à

sa recherche, ce qui me rendrait libre et nous vaudrait beaucoup de bon temps.

Je louai la chambre, j'installai Alfred et dînai chez mon père. Après le dîner je courus à l'hôtel. Alfred était envolé. J'attendis de neuf heures à une heure du matin. Comme Alfred ne rentrait pas, je retournai chez moi le cœur en boule.

Le lendemain matin vers onze heures, j'allai aux informations ; Alfred dormait dans sa chambre. Il se réveilla, pleurnicha et me dit qu'il n'avait pu s'empêcher de reprendre ses habitudes, qu'il ne saurait se passer de Rose et qu'il l'avait cherchée toute la nuit, d'abord à son hôtel où elle n'habitait plus, ensuite de trottoir en trottoir, dans chaque brasserie du faubourg Montmartre et dans les bals de la rue de Lappe.

« Bien sur, lui dis-je Rose est folle, elle a la fièvre. Elle habite chez une de ses amies de la rue de Budapest. »

Il me supplia de l'y mener au plus vite.

La chambre de Rose à l'hôtel M. était une salle des fêtes à côté de celle de son amie. Nous nous y débattîmes dans une pâte épaisse d'odeurs, de linge et de sentiments douteux. Les femmes étaient en chemise. Alfred gémissait par terre devant Rose et embrassait ses genoux. J'étais pâle. Rose tournait vers ma figure sa face barbouillée de fards et de larmes ; elle me tendait les bras : « Viens, criait-elle, retournons place Pigalle et vivons ensemble. Je suis sûre que c'est l'idée d'Alfred. S'pas, Alfred ? » ajoutait-elle en lui tirant les cheveux. Il gardait le silence.

Je devais suivre mon père à Toulon pour le mariage de ma cousine, fille du vice-amiral G. F. L'avenir m'apparaissait sinistre. J'annonçai ce voyage de famille à Rose, les déposai, elle et Alfred toujours muet, à l'hôtel de la place Pigalle et leur promis ma visite dès mon retour.

A Toulon, je m'aperçus qu'Alfred m'avait dérobé une petite chaîne en or. C'était mon fétiche. Je la lui avais mise au poignet, j'avais oublié cette circonstance et il n'avait pris garde de m'en faire souvenir.

Lorsque je revins, que j'allai à l'hôtel et que j'entrai dans la chambre, Rose me sauta au cou. Il faisait obscur. Au premier abord je ne reconnus pas Alfred. Qu'avait-il donc de méconnaissable ?

La police écumait Montmartre. Alfred et Rose tremblaient à cause de leur nationalité douteuse. Ils

s'étaient procurés de faux passeports, s'apprêtaient à prendre le large et Alfred, grisé par le romanesque du cinématographe, s'était fait teindre les cheveux. Sous cette chevelure d'encre sa petite figure blonde se détachait avec une précision anthropométrique. Je lui réclamai ma chaîne. Il nia. Rose le dénonça. Il se démenait, sacrait, la menaçait, me menaçait et brandissait une arme.

Je sautai dehors et descendis l'escalier quatre à quatre, Alfred sur mes trousses.

En bas je hélai un taximètre. Je jetai mon adresse, montai vite et, comme le taximètre démarrait, je tournai la tête.

Alfred se tenait immobile devant la porte de l'hôtel. De grosses larmes coulaient sur ses joues. Il tendait les bras ; il m'appelait. Sous ses cheveux mal teints, sa pâleur était pitoyable.

J'eus envie de frapper aux vitres, d'arrêter le chauffeur. Je ne pouvais me résoudre devant cette détresse solitaire à rejoindre lâchement le confort familial, mais je pensai à la chaîne, à l'arme, aux faux passeports, à cette fuite où Rose me demanderait de les suivre. Je fermai les yeux. Et maintenant encore il me suffit de fermer les yeux dans un taximètre pour que se forme la petite silhouette d'Alfred en larmes sous sa chevelure d'assassin.

L'amiral étant malade et ma cousine en voyage de noces, je dus retourner à Toulon. Il serait fastidieux de décrire cette charmante Sodome où le feu du ciel tombe sans frapper sous la forme d'un soleil câlin. Le soir, une indulgence encore plus douce inonde la ville et, comme à Naples, comme à Venise, une foule de fête populaire tourne sur les places ornées de fontaines, de boutiques clinquantes, de marchands de gaufres, de camelots. De tous les coins du monde, les hommes épris de beauté masculine viennent admirer les marins qui flânent seuls ou par groupes, répondent aux œillades par un sourire et ne refusent jamais l'offre d'amour. Un sel nocturne transforme le bagnard le plus brutal, le Breton le plus fruste, le Corse le plus farouche en ces grandes filles décolletées, déhanchées, fleuries, qui aiment la danse et conduisent leur danseur, sans la moindre gêne, dans les hôtels borgnes du port.

Un des cafés où l'on danse est tenu par un ancien chanteur de café-concert qui possède une voix de femme

et s'exhibait en travesti. Maintenant il arbore un chandail et des bagues. Flanqué de colosses à pompon rouge qui l'idolâtrèrent et qu'il maltraite, il note, d'une grosse écriture enfantine, en tirant la langue, les consommations que sa femme annonce avec une naïve âpreté.

Un soir où je poussais la porte de cette étonnante créature que sa femme et ses hommes entourent de soins respectueux, je restai cloué sur place. Je venais d'apercevoir, de profil, appuyé contre le piano mécanique, le spectre de Dargelos. Dargelos en marin.

De Dargelos ce double avait surtout la morgue, l'allure insolente et distraite. On lisait en lettres d'or Tapageuse sur son bonnet basculé en avant jusqu'au sourcil gauche, un cache-col noir lui serrait le cou et il portait de ces pantalons à pattes qui permettaient jadis aux marins de les retrousser sur la cuisse et que les règlements actuels interdisent sous prétexte qu'ils symbolisent le souteneur.

Ailleurs, jamais je n'eusse osé me mettre sous l'angle de ce regard hautain. Mais Toulon est Toulon ; la danse évite le malaise des préambules, elle jette les inconnus dans les bras les uns des autres et prélude à l'amour.

Sur une musique pleine de frisettes et d'accroche-cœurs, nous dansâmes la valse. Les corps cambrés en arrière se soudent par le sexe, les profils graves baissent les yeux, tournant moins vite que les pieds qui tricotent et se plantent parfois comme un sabot de cheval. Les mains libres prennent la pose gracieuse qu'affecte le peuple pour boire un verre et pour le pisser. Un vertige de printemps exalte les corps. Il y pousse des branches, des duretés s'écrasent, des sueurs se mêlent, et voilà un couple en route vers les chambres à globes de pendules et à édredons.

Dépouillé des accessoires qui intimident un civil et du genre que les matelots affectent pour prendre du courage, Tapageuse devint un animal timide. Il avait eu le nez cassé dans une rixe par une carafe. Un nez droit pouvait le rendre fade. Cette carafe avait mis le dernier coup de pouce au chef-d'œuvre.

Sur son torse nu, ce garçon, qui me représentait la chance, portait PAS DE CHANCE, tatoué en majuscules bleues. Il me raconta son histoire. Elle était courte. Ce tatouage navrant la résumait. Il sortait de la prison maritime. Après la mutinerie de l'Ernest-Renan on l'avait confondu avec un collègue ; c'est pourquoi il avait les

cheveux rasés, ce qu'il déplorait et lui allait à merveille. « Je n'ai pas de chance, répétait-il en secouant cette petite tête chauve de buste antique, et je n'en aurai jamais. »

Je lui passai au cou ma chaîne fétiche. « Je ne te la donne pas, lui dis-je, cela ne nous protégerait ni l'un ni l'autre, mais garde-la ce soir. » Ensuite, avec mon stylographe, je barrai le tatouage néfaste. Je traçai dessous une étoile et un cœur. Il souriait. Il comprenait, plus avec sa peau qu'avec le reste, qu'il se trouvait en sécurité, que notre rencontre ne ressemblait pas à celles dont il avait l'habitude : rencontres rapides où l'égoïsme se satisfait.

Pas de chance ! Etait-ce possible ? Avec cette bouche, ces dents, ces yeux, ce ventre, ces épaules, ces muscles de fer, ces jambes-là ? Pas de chance avec cette fabuleuse petite plante marine, morte, fripée, échouée sur la mousse, qui se déride, se développe, se dresse et jette au loin sa sève dès qu'elle retrouve l'élément d'amour. Je n'en revenais pas ; et pour résoudre ce problème je m'abîmai dans un faux sommeil.

PAS DE CHANCE restait immobile à côté de moi. Peu à peu, je sentis qu'il se livrait à une manœuvre délicate afin de dégager son bras sur lequel s'appuyait mon coude. Pas une seconde l'idée ne me vint qu'il méditait un mauvais coup. C'eût été méconnaître le cérémonial de la flotte. « Régularité, correction » émaillent le vocabulaire des matelots.

Je l'observais par une fente des paupières. D'abord, à plusieurs reprises, il soupesa la chaîne, la baisa, la frotta sur le tatouage. Ensuite, avec la lenteur terrible d'un joueur qui triche, il essaya mon sommeil, toussa, me toucha, m'écouta respirer, approcha sa figure de ma main droite grande ouverte près de la mienne et appuya doucement sa joue contre elle.

Témoin indiscret de cette tentative d'un enfant malchanceux qui sentait une bouée s'approcher de lui en pleine mer, il fallut me dominer pour ne pas perdre la tête, feindre un réveil brusque et démolir ma vie.

Au petit jour je le quittai. Mes yeux évitaient les siens chargés de tout cet espoir qu'il ressentait et ne pouvait pas dire. Il me rendit la chaîne. Je l'embrassai, je le bordai et j'éteignis la lampe.

Je devais rejoindre mon hôtel et inscrire, en bas, sur une ardoise, l'heure (cinq heures) où les marins se réveillent, sous d'innombrables recommandations du

même genre. Au moment de prendre la craie, je m'aperçus que j'avais oublié mes gants. Je remontai. L'imposte était lumineuse. On venait donc de rallumer la lampe. Je ne résistai pas à mettre mon œil au trou de serrure. Il encadrait baroquement une petite tête rasée.

PAS DE CHANCE, la figure dans mes gants, pleurait à chaudes larmes.

Dix minutes, j'hésitai, debout devant cette porte. J'allais ouvrir, lorsque la figure d'Alfred se superposa de la manière la plus exacte à celle de PAS DE CHANCE. Je descendis l'escalier à pas de loup, demandai le cordon et claquai la porte. Dehors, une fontaine monologuait gravement sur la place vide. « Non, pensai-je, nous ne sommes pas du même règne. Il est déjà beau d'émouvoir une fleur, un arbre, une bête. Impossible de vivre avec. »

Le jour se levait. Des coqs chantaient sur la mer. Une fraîcheur sombre la dénonçait. Un homme déboucha d'une rue avec un fusil de chasse sur l'épaule. Je rentrai à l'hôtel en halant un poids énorme.

Dégoûté des aventures sentimentales, incapable de réagir, je traînais la jambe et l'âme. Je cherchais le dérivatif d'une atmosphère clandestine. Je la trouvai dans un bain populaire. Il évoquait le Satyricon avec ses petites cellules, sa cour centrale, sa pièce basse ornée de divans turcs où des jeunes gens jouaient aux cartes. Sur un signe du patron, ils se levaient et se rangeaient contre le mur. Le patron leur tâtait les biceps, leur palpait les cuisses, déballait leurs charmes intimes et les débitait comme un vendeur sa marchandise.

La clientèle était sûre de ses goûts, discrète, rapide. Je devais être une énigme pour cette jeunesse accoutumée aux exigences précises. Elle me regardait sans comprendre ; car je préfère le bavardage aux actes.

Le cœur et les sens forment en moi un tel mélange qu'il me paraît difficile d'engager l'un ou les autres sans que le reste suive. C'est ce qui me pousse à franchir les bornes de l'amitié et me fait craindre un contact sommaire où je risque de prendre le mal d'amour. Je finissais par envier ceux qui, ne souffrant pas vaguement de la beauté, savent ce qu'ils veulent, perfectionnent un vice, payent et le satisfont.

L'un ordonnait qu'on l'insulte, un autre qu'on le charge de chaînes, un autre (un moraliste) n'obtenait sa jouissance qu'au spectacle d'un hercule tuant un rat avec

une épingle rougie au feu.

Combien en ai-je vu défiler de ces sages qui savent la recette exacte de leur plaisir et dont l'existence est simplifiée parce qu'ils se payent à date et à prix fixes une honnête, une bourgeoise complication ! La plupart étaient de riches industriels qui venaient du Nord délivrer leurs sens, rejoignaient ensuite leurs enfants et leurs femmes.

Finalement, j'espaçai mes visites. Ma présence commençait à devenir suspecte. La France supporte mal un rôle qui n'est pas tout d'une pièce. L'avare doit être toujours avare, le jaloux toujours jaloux. C'est le succès de Molière. Le patron me croyait de la police. Il me laissa entendre qu'on était clientèle ou marchandise. On ne pouvait combiner les deux.

Cet avertissement secoua ma paresse et m'obligea de rompre avec des habitudes indignes, à quoi s'ajoutait le souvenir d'Alfred flottant sur tous les visages des jeunes boulangers, bouchers, cyclistes, télégraphistes, zouaves, marins, acrobates et autres travestis professionnels.

Un de mes seuls regrets fut la glace transparente. On s'installe dans une cabine obscure et on écarte un volet. Ce volet découvre une toile métallique à travers laquelle l'œil embrasse une petite salle de bains. De l'autre côté, la toile était une glace si réfléchissante et si lisse qu'il était impossible de deviner qu'elle était pleine de regards.

Moyennant finances il m'arrivait d'y passer le dimanche. Sur les douze glaces des douze salles de bains, c'était la seule de cette sorte. Le patron l'avait payée fort cher et fait venir d'Allemagne. Son personnel ignorait l'observatoire. La jeunesse ouvrière servait de spectacle.

Tous suivaient le même programme. Ils se déshabillaient et accrochaient avec soin les costumes neufs. Désendimanchés, on devinait leur emploi aux charmantes déformations professionnelles. Debout dans la baignoire, ils se regardaient (me regardaient) et commençaient par une grimace parisienne qui découvre les gencives. Ensuite ils se frottaient une épaule, prenaient le savon et le faisaient mousser. Le savonnage se changeait en caresse. Soudain leurs yeux quittaient le monde, leur tête se renversait en arrière et leur corps crachait comme un animal furieux.

Les uns, exténués, se laissaient fondre dans l'eau fumante, les autres recommençaient la manœuvre ; on reconnaissait les plus jeunes à ce qu'ils enjambaient la baignoire et, loin, essuyaient sur les dalles la sève que

leur tige aveugle avait étourdiment lancée vers l'amour.

Une fois, un Narcisse qui se plaisait approcha sa bouche de la glace, l'y colla et poussa jusqu'au bout l'aventure avec lui-même. Invisible comme les dieux grecs, j'appuyai mes lèvres contre les siennes et j'imitai ses gestes. Jamais il ne sut qu'au lieu de réfléchir, la glace agissait, qu'elle était vivante et qu'elle l'avait aimé.

La chance m'orienta vers une vie nouvelle. Je sortais d'un mauvais rêve. J'étais tombé dans le pire, une flânerie malsaine qui est à l'amour des hommes ce que les maisons de rendez-vous et les rencontres du trottoir sont à l'amour des femmes. Je connaissais et admirais l'abbé X. Sa légèreté tenait du prodige. Il allégeait partout les choses lourdes. Il ne savait rien de ma vie intime, seulement il me sentait malheureux. Il me parla, me reconforta et me mit en contact avec de hautes intelligences catholiques.

J'ai toujours été croyant. Ma croyance était confuse. A fréquenter un milieu pur, à lire tant de paix sur les visages, à comprendre la sottise des incrédules, je m'acheminai vers Dieu. Certes, le dogme s'accordait mal avec ma décision de laisser mes sens suivre leur route, mais cette dernière période me laissait une amertume et une satiété où je voulus voir trop vite les preuves que je m'étais trompé de chemin. Tant d'eau, tant de lait, après des boissons scélérates, me découvraient un avenir de transparence et de blancheur. S'il me venait des scrupules, je les chassais en me rappelant Jeanne et Rose. Les amours normales, pensai-je, ne me sont pas interdites. Rien ne m'empêche de fonder une famille et de reprendre le droit chemin. Je cède, somme toute, à ma pente, par crainte d'effort. Sans effort rien de beau n'existe. Je lutterai contre le diable et je serai vainqueur.

Période divine ! L'Église me berçait. Je me sentais le fils adoptif d'une profonde famille. Le pain à chanter, le pain enchanté, transforme les membres en neige, en liège. Je montais vers le ciel comme un bouchon sur l'eau. A la messe, lorsque l'astre du sacrifice domine l'autel et que les têtes se baissent, je priais avec ardeur la Vierge de me prendre sous Sa sainte garde : « Je vous salue, Marie, murmurai-je ; n'êtes-Vous pas la pureté même ? Peut-il s'agir avec Vous de préséances ou de décolletages ? Ce que les hommes croient indécent, ne le regardez-Vous pas comme nous regardons l'échange amoureux des

pollens et des atomes ! J'obéirai aux ordres des ministres de Votre Fils sur la terre, mais je sais bien que Sa bonté ne s'arrête pas aux chicanes d'un père Sinistrarius et aux règles d'un vieux code criminel. Ainsi soit-il. »

Après une crise religieuse, l'âme retombe. C'est la minute délicate. Le vieil homme ne se dépouille pas aussi facilement que les coulevres de cette robe légère accrochée aux églantines. C'est d'abord le coup de foudre, les fiançailles avec le Bien-Aimé. Ensuite, les noces et les devoirs austères.

Au début, tout se faisait dans une sorte d'extase. Un zèle prodigieux s'empare du néophyte. A froid, il devient dur de se lever et d'aller à l'église. Les jeûnes, les prières, les oraisons nous accaparent. Le diable, qui était sorti par la porte, rentre par la fenêtre, déguisé en rayon de soleil.

Faire son salut à Paris est impossible ; l'âme est trop distraite. Je décidai d'aller à la mer. Là, je vivrais entre l'église et une barque. Je prierais sur les vagues loin de toute distraction.

Je retins ma chambre à l'hôtel de T.

Dès le premier jour, à T., les conseils de la chaleur furent de jouir et de se dévêtir. Pour monter à l'église il fallait prendre des rues puantes et des marches. Cette église était déserte. Les pêcheurs n'y entraient pas. J'admire l'insuccès de Dieu ; c'est l'insuccès des chefs-d'œuvre. Ce qui n'empêche pas qu'ils sont illustres et qu'on les craint.

Hélas ! j'avais beau dire, ce vide m'influençait. Je préférais ma barque. Je ramais le plus loin possible, et là, je lâchais les rames, j'ôtai mon caleçon, je m'étais, les membres en désordre.

Le soleil est un vieil amant qui connaît son rôle. Il commence par vous plaquer partout des mains fortes. Il vous enlace. Il vous empoigne, il vous renverse, et soudain, il m'arrivait de revenir à moi, stupide, le ventre inondé par un liquide pareil aux boules du gui.

J'étais loin de compte. Je me détestais. Je tentais de me reprendre. Finalement, ma prière se réduisait à demander à Dieu qu'il me pardonne : « Mon Dieu, Vous me pardonnez, Vous me comprenez, Vous comprenez tout. N'avez-Vous pas tout voulu, tout fait : les corps, les sexes, les vagues, le ciel et le soleil qui, aimant Hyacinthe, le métamorphosa en fleur. »

J'avais découvert pour mes baignades une petite plage déserte. J'y tirais ma barque sur les cailloux et me séchais

dans le varech. Un matin, j'y trouvai un jeune homme qui s'y baignait sans costume et me demanda s'il me choquait. Ma réponse était d'une franchise qui l'éclaira sur mes goûts. Bientôt nous nous étendîmes côte à côte. J'appris qu'il habitait le village voisin et qu'il se soignait à la suite d'une légère menace de tuberculose.

Le soleil hâte la croissance des sentiments. Nous brûlâmes les étapes et, grâce à de nombreuses rencontres en pleine nature, loin des objets qui distraient le cœur, nous en vîmes à nous aimer sans avoir jamais parlé d'amour. H. quitta son auberge et adopta mon hôtel. Il écrivait. Il croyait en Dieu, mais affichait une indifférence puérile pour le dogme. L'Église, répétait cet aimable hérétique, exige de nous une prosodie morale équivalente à la prosodie d'un Boileau. Avoir un pied sur l'Église qui prétend ne pas bouger de place et un pied sur la vie moderne, c'est vouloir vivre écartelé. A l'obéissance passive, j'oppose l'obéissance active. Dieu aime l'amour. En nous aimant nous prouvons au Christ que nous savons lire entre les lignes d'une indispensable sévérité de législateur. Parler aux masses oblige d'interdire ce qui alterne le vulgaire et le rare.

Il se moquait de mes remords qu'il traitait de faiblesse. Il réprouvait mes réserves. Je vous aime, répétait-il, et je me félicite de vous aimer.

Peut-être notre rêve eût-il pu durer sous un ciel où nous vivions à moitié sur terre, à moitié dans l'eau, comme les divinités mythologiques ; mais sa mère le rappelait et nous décidâmes de revenir ensemble à Paris.

Cette mère habitait Versailles et comme je demeurais chez mon père, nous louâmes une chambre d'hôtel où nous nous rencontrions chaque jour. Il avait de nombreuses amitiés féminines. Elles ne m'inquiétaient pas outre mesure, car j'avais souvent observé combien les invertis goûtent la société des femmes, alors que les hommes à femmes les méprisent beaucoup et, en dehors de l'usage qu'ils en font, préfèrent le commerce des hommes.

Un matin qu'il me téléphonait de Versailles, je remarquai que cet appareil favorable au mensonge m'apportait une autre voix que d'habitude. Je lui demandai s'il parlait bien de Versailles. Il se troubla, se dépêcha de me donner

rendez-vous à l'hôtel à quatre heures le jour même et coupa. Glacé jusqu'aux moelles, poussé par l'affreuse manie de savoir, je demandai le numéro de sa mère. Elle me répondit qu'il n'était pas rentré depuis plusieurs jours et qu'il couchait chez un camarade à cause d'un travail qui le retenait tard en ville.

Comment attendre jusqu'à quatre heures ? Mille circonstances qui n'attendaient qu'un signe pour sortir de l'ombre devinrent des instruments de supplice et se mirent à me torturer. La vérité me sautait aux yeux. Mme V., que je croyais une camarade, était sa maîtresse. Il la rejoignait le soir et passait la nuit chez elle. Cette certitude m'enfonçait dans la poitrine une patte de fauve. J'avais beau voir clair, j'espérais encore qu'il trouverait une excuse et saurait fournir les preuves de son innocence.

A quatre heures, il avoua que jadis il avait aimé des femmes et qu'il y revenait, sous l'empire d'une force invincible ; je ne devais pas avoir de peine ; c'était autre chose ; il m'aimait, il se dégoûtait, il n'y pouvait rien ; chaque sanatorium était rempli de cas analogues. Il fallait mettre ce dédoublement du sexe sur le compte de la tuberculose.

Je lui demandai de choisir entre les femmes et moi. Je croyais qu'il allait répondre qu'il me choisissait et s'efforceraient de renoncer à elles. Je me trompais. « Je risque, répondit-il, de promettre et de manquer de parole. Mieux vaut rompre. Tu souffrirais. Je ne veux pas que tu souffres. Une rupture te fera moins de mal qu'une fausse promesse et que des mensonges. »

J'étais debout contre la porte et si pâle qu'il eut peur. « Adieu, murmurai-je d'une voix morte, adieu. Tu remplissais mon existence et je n'avais plus rien d'autre à faire que toi. Que vais-je devenir ? Où vais-je aller ? Comment attendrai-je la nuit et après la nuit le jour et demain et après-demain et comment passerai-je les semaines ? » Je ne voyais qu'une chambre trouble, mouvante à travers mes larmes, et je comptais sur mes doigts avec un geste d'idiot.

Soudain, il se réveilla comme d'une hypnose, sauta du lit où il se rongeaient les ongles, m'enlaça, me demanda pardon et me jura qu'il envoyait les femmes au diable.

Il écrivit une lettre de rupture à Mme V. qui simula un suicide en absorbant un tube de comprimés pour dormir, et nous habitâmes trois semaines la campagne sans

laisser d'adresse. Deux mois passèrent ; j'étais heureux.

C'était la veille d'une grande fête religieuse. J'avais coutume, avant de me rendre à la Sainte Table, d'aller me confesser à l'abbé X. Il m'attendait presque. Je le prévins dès la porte que je ne venais pas me confesser, mais me raconter ; et que, hélas ! son verdict m'était connu d'avance.

« Monsieur l'abbé, lui demandai-je, m'aimez-vous ? — Je vous aime. — Seriez-vous content d'apprendre que je me trouve enfin heureux ? — Très content — Eh bien, apprenez que je suis heureux, mais d'une sorte que désapprouvent l'Église et le monde, car c'est l'amitié qui me rend heureux et l'amitié n'a pour moi aucune borne. » L'abbé m'interrompit : « Je crois, dit-il, que vous êtes victime de scrupules. — Monsieur l'abbé, je ne ferai pas à l'Église l'offense de croire qu'elle s'arrange et qu'elle fraude. Je connais le système des amitiés excessives. Qui trompe-t-on ? Dieu me regarde. Mesurerai-je au centimètre la pente qui me sépare du péché.

— Mon cher enfant, me dit l'abbé X. dans le vestibule, s'il ne s'agissait que de risquer ma place au ciel, je ne risquerais pas grand-chose, car je crois que la bonté de Dieu dépasse ce qu'on imagine. Mais il y a ma place sur la terre. Les jésuites me surveillent beaucoup. »

Nous nous embrassâmes. En rentrant chez moi, le long des murs par-dessus lesquels retombe l'odeur des jardins, je pensai combien l'économie de Dieu est admirable. Elle donne l'amour lorsqu'on en manque et, pour éviter un pléonasme du cœur, le refuse à ceux qui le possèdent.

Un matin je reçus une dépêche. « SOIS SANS INQUIÉTUDE. PARTI VOYAGE AVEC MARCEL. TÉLÉGRAPHIERAI RETOUR. »

Cette dépêche me stupéfia. La veille, il n'était pas question de voyage. Marcel était un ami dont je ne pouvais craindre aucune trahison, mais que je savais assez fou pour décider en cinq minutes un voyage, sans réfléchir combien son partenaire était fragile et qu'une fugue à l'improviste risquait de devenir dangereuse.

J'allai sortir et me renseigner auprès du domestique de Marcel lorsqu'on sonna et qu'on introduisit Miss R., décoiffée, hagarde et criant : « Marcel nous l'a volé ! Marcel nous l'a volé ! Il faut agir ! En marche ! Que faites-vous là, planté comme une bûche ? Agissez !

Courez ! Vengez-nous ! Le misérable ! » Elle se tordait les bras, arpentait la pièce, se mouchait, relevait des mèches, s'accrochait aux meubles, déchirant des lambeaux de sa robe.

La peur que mon père n'entendît et ne vînt m'empêcha de comprendre tout de suite ce qui m'arrivait. Soudain, la vérité se fit jour et, dissimulant mon angoisse, je poussai la folle vers l'antichambre en lui expliquant qu'on ne me trompait pas, qu'il n'existait entre nous que de l'amitié, que j'ignorais complètement l'aventure dont elle venait de faire bruyamment l'étalage.

« Quoi, continuait-elle à tue-tête, vous ignorez que cet enfant m'adore et vient me rejoindre toutes les nuits ? Il vient de Versailles et il y retourne avant l'aube ! J'ai eu d'épouvantables opérations ! Mon ventre n'est que cicatrices ! Eh bien, ces cicatrices, sachez qu'il les embrasse, qu'il pose sa joue contre elles pour dormir. »

Inutile de noter les transes où me jeta cette visite. Je recevais des télégrammes : « VIVE MARSEILLE ! » ou « PARTONS TUNIS ».

Le retour fut terrible. H. croyait être grondé comme un enfant après une farce. Je priai Marcel de nous laisser seuls et je lui jetai Miss R. à la face. Il nia. J'insistai. Il nia. Je le brusquai. Il nia. Enfin, il avoua et je le rouai de coups. La douleur me grisait. Je frappais comme une brute. Je lui prenais la tête par les oreilles et la cognais contre le mur. Un filet de sang coula au coin de sa bouche. En une seconde, je me dégrisai. Fou de larmes, je voulus embrasser ce pauvre visage meurtri. Mais je ne rencontrai qu'un éclair bleu sur lequel les paupières se rabattirent douloureusement.

Je tombai à genoux au coin de la chambre. Une scène pareille épuise les ressources profondes. On se casse comme un pantin.

Tout à coup je sentis une main sur mon épaule. Je levai la tête et je vis ma victime qui me regardait, glissait par terre, m'embrassait les doigts, les genoux en suffoquant et en gémissant : « Pardon, pardon ! Je suis ton esclave. Fais de moi ce que tu veux. »

Il y eut un mois de trêve. Trêve lasse et douce après l'orage. Nous ressemblions à ces dahlias, imbibés d'eau, qui penchent. H. avait mauvaise mine. Il était pâle et restait souvent à Versailles.

Alors que rien ne me gêne s'il s'agit de parler des rapports sexuels, une pudeur m'arrête au moment de peindre les tortures dont je suis capable. J'y consacrerai donc quelques lignes et n'y reviendrai plus. L'amour me ravage. Même calme, je tremble que ce calme ne cesse et cette inquiétude m'empêche d'y goûter aucune douceur. Le moindre accroc emporte toute la pièce. Impossible de ne pas mettre les choses au pire. Rien ne m'empêche de perdre pied alors qu'il ne s'agissait que d'un faux pas. Attendre est un supplice ; posséder en est un autre par crainte de perdre ce que je tiens.

Le doute me faisait passer des nuits de veille à marcher de long en large, à me coucher par terre, à souhaiter que le plancher s'enfonce, s'enfonce éternellement. Je me promettais de ne pas ouvrir la bouche sur mes craintes. Sitôt en la présence de H., je le harcelais de pointes et de questions. Il se taisait. Ce silence me transportait de fureur ou me jetait dans les larmes. Je l'accusais de me haïr, de vouloir ma mort. Il savait trop que répondre était inutile et que je recommencerais le lendemain.

Nous étions en septembre. Le douze novembre est une date que je n'oublierai de ma vie. J'avais rendez-vous à six heures à l'hôtel. En bas, le propriétaire m'arrêta et me raconta, au comble de la gêne, qu'il y avait eu descente de police dans notre chambre et que H. avait été emmené à la Préfecture, avec une grosse valise, dans une voiture contenant le commissaire de la brigade mondaine, et des agents en civil. « La police ! m'écriais-je, mais pourquoi ? » Je téléphonai à des personnes influentes. Elles se renseignèrent et j'appris la vérité que me confirma vers huit heures H. accablé, relâché après son interrogatoire.

Il me trompait avec une Russe qui le droguait. Mise en garde contre une descente, elle lui avait demandé de prendre à l'hôtel son matériel de fumeuse et ses poudres. Un apache qu'il avait ramené et auquel il s'était confié n'avait rien eu de plus pressé que de le vendre. C'était un indicateur de police. Ainsi, du même coup, j'apprenais deux trahisons de basse espèce. Sa déconfiture me désarma. Il avait crâné à la Préfecture et, sous prétexte qu'il en avait l'habitude, fumé par terre pendant son interrogatoire devant le personnel stupéfait. Maintenant il ne restait qu'une loque. Je ne pouvais lui faire un reproche. Je le suppliai de renoncer aux drogues. Il me répondit qu'il le voulait, mais que l'intoxication était trop avancée pour revenir en arrière.

Le lendemain on me téléphona de Versailles qu'après une hémoptysie on l'avait transporté d'urgence à la maison de santé de la rue B.

Il occupait la chambre 55 au troisième étage. Lorsque j'entrai, il eut à peine la force de tourner la tête vers moi. Son nez s'était légèrement busqué. D'un œil morne il fixait ses mains transparentes. « Je vais t'avouer mon secret, me dit-il, lorsque nous fûmes seuls. Il y avait en moi une femme et un homme. La femme t'était soumise ; l'homme se révoltait contre cette soumission. Les femmes me déplaisent, je les recherchais pour me donner le change et me prouver que j'étais libre. L'homme fat, stupide, était en moi l'ennemi de notre amour. Je le regrette. Je n'aime que toi. Après ma convalescence je serai neuf. Je t'obéirai sans révolte et je m'emploierai à réparer le mal que j'ai fait. »

La nuit je ne pus dormir. Vers le matin je m'endormis quelques minutes et je fis un rêve.

J'étais au cirque avec H. Ce cirque devint un restaurant composé de deux petites pièces. Dans l'une, au piano, un chanteur annonça qu'il allait chanter une chanson nouvelle. Le titre était le nom d'une femme qui régnait sur la mode en 1900. Ce titre après le préambule était une insolence en 1926. Voici la chanson :

Les salades de Paris
Se promènent à Paris.
Il y a même une escarole
Ma parole
Une escarole de Paris.

La vertu magnifiante du rêve faisait de cette chanson absurde quelque chose de céleste et d'extraordinairement drôle.

Je me réveillai. Je riais encore. Ce rire me sembla de bon augure. Je ne ferais pas, pensai-je, un rêve aussi ridicule si la situation était grave. J'oubliais que les fatigues de la douleur donnent parfois naissance aux rêves ridicules.

Rue B., j'allais ouvrir la porte de la chambre lorsqu'une infirmière m'arrêta et me renseigna d'une voix froide. « Le 55 n'est plus dans sa chambre. Il est à la chapelle. »

Comment trouvai-je la force de tourner les talons et de descendre ? Dans la chapelle, une femme priait auprès d'une dalle où le cadavre de mon ami était étendu.

Qu'il était calme, ce cher visage que j'avais frappé ! Mais

que lui faisait maintenant le souvenir des coups, des caresses ? Il n'aimait plus ni sa mère, ni les femmes, ni moi, ni personne. Car la mort seule intéresse les morts.

Dans mon affreuse solitude, je ne pensais pas retourner à l'Église ; il serait trop facile d'employer l'hostie comme un remède et de prendre à la Sainte Table un ressort négatif, trop facile de nous tourner vers le ciel chaque fois que nous perdons ce qui nous enchantait sur la terre.

Restait la ressource du mariage. Mais si je n'espérais pas faire un mariage d'amour, j'eusse trouvé déshonnête de duper une jeune fille.

J'avais connu à la Sorbonne Mlle de S. qui me plaisait par son allure garçonnière et dont je m'étais souvent dit que, s'il fallait me marier, je la préférerais à toute autre. Je renouai nos liens, fréquentai la maison d'Auteuil où elle habitait avec sa mère, et, peu à peu, nous en vînmes à considérer le mariage comme une chose possible. Je lui plaisais. Sa mère craignait de la voir rester vieille fille. Nous nous fiançâmes sans effort.

Elle avait un jeune frère que je ne connaissais pas parce qu'il terminait ses études dans un collège de jésuites auprès de Londres. Il revint. Comment n'avais-je pas deviné la nouvelle malice du sort qui me persécute et qui dissimule sous d'autres aspects un destin toujours pareil ? Ce que j'aimais chez la sœur éclatait chez le frère. Au premier coup d'œil, je compris le drame et qu'une douce existence me demeurerait interdite. Je ne fus pas long à apprendre que, de son côté, ce frère, instruit par l'école anglaise, avait eu à mon contact un véritable coup de foudre. Ce jeune homme s'adorait. En m'aimant il se trompait lui-même. Nous nous vîmes en cachette et en vînmes à ce qui était fatal.

L'atmosphère de la maison se chargea d'électricité méchante. Nous dissimulions notre crime avec adresse, mais cette atmosphère inquiétait d'autant plus ma fiancée qu'elle n'en soupçonnait pas l'origine. A la longue, l'amour que son frère me témoignait se mua en passion. Peut-être cette passion cachait-elle un secret besoin de détruire ? Il haïssait sa sœur. Il me suppliait de reprendre ma parole, de rompre le mariage. Je freinai de mon mieux. J'essayai d'obtenir un calme relatif qui ne faisait que retarder la catastrophe.

Un soir où je venais rendre visite à sa sœur, j'entendis des plaintes à travers la porte. La pauvre fille gisait à plat

ventre par terre, un mouchoir dans la bouche et les cheveux épars. Debout devant elle, son frère lui criait : « Il est à moi ! à moi ! à moi ! Puisqu'il est trop lâche pour te l'avouer, c'est moi qui te l'annonce !

Je ne pus supporter cette scène. Sa voix et ses regards étaient si durs que je le frappai au visage. « Vous regretterez toujours ce geste », s'écria-t-il, et il s'enferma.

Tandis que je m'efforçais de ranimer notre victime, j'entendis un coup de feu. Je me précipitai. J'ouvris la porte de la chambre. Trop tard. Il gisait au pied d'une armoire à glace sur laquelle, à hauteur du visage, on voyait encore la marque grasse des lèvres et le brouillard dépoli de la respiration.

Je ne pouvais plus vivre en ce monde où me guettaient la malchance et le deuil. Il m'était impossible de recourir au suicide à cause de ma foi. Cette foi et le trouble où je restais depuis l'abandon des exercices religieux me conduisirent à l'idée de monastère.

L'abbé X., à qui je demandai conseil, me dit qu'on ne pouvait prendre ces décisions en hâte, que la règle était très rude et que je devrais essayer mes forces par une retraite à l'abbaye de M. Il me confierait une lettre pour le supérieur et lui expliquerait les motifs qui faisaient de cette retraite autre chose qu'un caprice de dilettante.

Lorsque j'arrivai à l'abbaye, il gelait. La neige fondue se transformait en pluie froide et en boue. Le portier me fit conduire par un moine auprès duquel je marchais en silence sous les arcades. Comme je l'interrogeais sur l'heure des offices et qu'il me répondait, je tressaillis. Je venais d'entendre une de ces voix qui, mieux que des figures ou des corps, me renseignent sur l'âge et sur la beauté d'un jeune homme.

Il baissa son capuchon. Son profil se découpait sur le mur. C'était celui d'Alfred, de H., de Rose, de Jeanne, de Dargelos, de PAS DE CHANCE, de Gustave et du valet de ferme.

J'arrivai sans force devant la porte du cabinet de Don Z.

L'accueil de Don Z. fut chaleureux. Il avait déjà une lettre de l'abbé X. sur sa table. Il congédia le jeune moine. « Savez-vous, me dit-il, que notre maison manque de confort et que la règle est très dure ? — Mon père, répondis-je, j'ai des raisons de croire que cette règle est encore trop douce pour moi. Je bornerai ma démarche à

cette visite et je garderai toujours le souvenir de votre accueil. »

Oui, le monastère me chassait comme le reste. Il fallait donc partir, imiter ces Pères blancs qui se consomment dans le désert et dont l'amour est un pieux suicide. Mais Dieu permet-il même qu'on le chérisse de la sorte ?

C'est égal, je partirai et je laisserai ce livre. Si on le trouve, qu'on l'édite. Peut-être aidera-t-il à comprendre qu'en m'exilant je n'exile pas un monstre, mais un homme auquel la société ne permet pas de vivre puisqu'elle considère comme une erreur un des mystérieux rouages du chef-d'œuvre divin.

Au lieu d'adopter l'évangile de Rimbaud : Voici le temps des assassins, la jeunesse aurait mieux fait de retenir la phrase : L'amour est à réinventer. Les expériences dangereuses, le monde les accepte dans le domaine de l'art parce qu'il ne prend pas l'art au sérieux, mais il les condamne dans la vie.

Je comprends fort bien qu'un idéal de termites comme l'idéal russe, qui vise au pluriel, condamne le singulier sous une de ses formes les plus hautes. Mais on n'empêchera pas certaines fleurs et certains fruits de n'être respirés et mangés que par les riches.

Un vice de la société fait un vice de ma droiture. Je me retire. En France, ce vice ne mène pas au baignoire à cause des mœurs de Cambacérès et de la longévité du Code Napoléon. Mais je n'accepte pas qu'on me tolère. Cela blesse mon amour de l'amour et de la liberté.